

02/10/2010 À 00H00

# Dans la favela Heliópolis, l'essor en est jeté

**REPORTAGE** Alors que le Brésil s'apprête à élire un nouveau président dimanche, la classe moyenne a explosé après huit années de «lulisme».

Par **CHANTAL RAYES** SAO PAULO, de notre correspondante

Sur une route bruyante et poussiéreuse, l'agence de Bradesco, l'une des principales banques privées du Brésil, a ouvert il y a un an. Public convoité ? Les 120 000 habitants d'Heliópolis, la plus grande favela de São Paulo. Tout un symbole des années Lula, marquées par un impressionnant recul de la pauvreté et l'émergence d'une nouvelle classe moyenne.

Le résultat de l'élection présidentielle, qui se tient dimanche sera d'ailleurs directement influencé par les bons résultats économiques et sociaux de l'actuel président. Sa dauphine, Dilma Rousseff, qu'il a imposée contre l'avis du Parti des travailleurs (PT, au pouvoir), était pratiquement inconnue du grand public il y a deux ans. Cette femme de l'ombre, raide et sans charisme, caracole largement en tête des derniers sondages qui la donnent même victorieuse dès le premier tour. Loin devant ses deux principaux adversaires, José Serra du Parti de la social-démocratie brésilien (PSDB, 30%) et la candidate des Verts, Marina Silva (14%). Cette dernière a cependant profité en fin de campagne des scandales de corruption et de trafic d'influence qui ont touché le proche entourage du Président (lire ci-contre) et ont poussé sa chef de cabinet à démissionner.

Mais Luiz Inácio Lula da Silva, qui achève son second mandat et ne peut constitutionnellement pas briguer un troisième consécutif, a mis tout le poids de son extraordinaire popularité (plus de 80%) dans la balance. «*Voter pour Dilma, c'est voter pour moi*», scandait-il encore jeudi, dans sa dernière intervention télévisée. Les nouveaux clients de l'agence Bradesco d'Heliópolis auront compris le message. Tout comme Marcos Antonio, qui fait la queue devant le guichet automatique de la banque. Ce maçon gagne désormais 1 300 euros par mois. Avec le boom de l'immobilier, la main-d'œuvre qualifiée manque, et les salaires grimpent dans le secteur. Marcos Antonio est l'un de ces 29 millions de Brésiliens qui ont accédé à la «classe C» depuis l'arrivée de Lula au pouvoir en 2003.

**Micro-ondes.** Pour la première fois, la moitié de la population, soit près de 95 millions de Brésiliens, appartient à cette classe moyenne dont les revenus mensuels, ramenés à la réalité brésilienne, se situent entre 490 et 2 100 euros par ménage. Tout le monde s'arrache désormais ces nouveaux venus sur le marché. Ouverture de comptes (7 000 par jour dans tout le pays, rien que chez Bradesco), microcrédit productif et crédit à la consommation : «*La classe C, et même la D [la tranche inférieure, ndr] qui ne va pas tarder à la rejoindre, est un marché rentable*», se félicite-t-on chez Bradesco. La banque s'apprête à ouvrir dans d'autres bidonvilles très peuplées de São Paulo et de Rio.

A Heliópolis, immense dédale de rues et de venelles, les voitures neuves ne sont pas rares. Nazareno, travailleur social de 26 ans, salaire de 1 100 euros, est l'un de ces millions de Brésiliens qui ont pu en acheter une grâce à la démocratisation du crédit et au rallongement des délais de remboursement. La cinquantaine, José Inácio s'enflamme : «*Tout Heliópolis va voter pour la candidate de Lula. C'est le moins qu'on puisse faire pour lui !*» L'homme a monté son bric-à-brac de sacs à main, de parapluies et de porte-CD sur un stand de rue. Avec son épouse, femme de ménage, ils gagnent 570 euros par mois. Ils ont remplacé leur vieux frigo et acheté un micro-ondes. Son téléphone portable ? José Inácio l'a «*déjà changé plusieurs fois*». «*Lula est un père, s'exalte-t-il. Il a œuvré pour ceux qui en avaient besoin.*»

**«Transformé».** Les patrons font la fête eux aussi. Leurs profits battent des records. Ce sont ces nouveaux consommateurs qui ont aidé le Brésil à surmonter la crise internationale. Dans les années Lula, la croissance s'est accélérée à environ 4% l'an en moyenne. Le chômage est à son plus bas niveau. Le travail au noir a

reculé : près de 15 millions d'emplois «formels» (déclarés) ont été créés et les salaires, notamment le smic brésilien (relevé de 54% en termes réels), sont en hausse. De plus, 12,7 millions de foyers pauvres reçoivent la «bourse famille», une aide mensuelle. *Toutes choses qui ont dopé le marché intérieur, devenu le principal moteur de l'activité.* «En quinze ans, Lula mais aussi son prédécesseur Fernando Henrique Cardoso ont transformé le Brésil», affirme Marcelo Neri, directeur du Centre de politiques sociales de la Fondation Getúlio Vargas (FGV). *Le premier a dopé le social mais le second a pavé la voie de son succès.»*

En terrassant l'inflation, Cardoso avait effectivement stabilisé l'économie. Lula a poursuivi dans la même voie économique. Les marchés, d'abord affolés par l'élection de la gauche, ont rapidement repris confiance. Dans le même temps, grâce à la hausse des revenus du travail et à sa politique sociale, Lula a quasiment divisé par deux le nombre de miséreux. Mais l'éducation, la santé, la réforme agraire et même le tout-à-l'égout sont à la traîne. Beaucoup reste à faire pour consolider les avancées du «lulisme».